sion d'étendre, de compléter, de démontrer nos intuitions cosmologiques, ou de poser les principes de toutes les sciences qui ont rapport à l'univers, sans en excepter les principes des mathématiques. Nous n'observons qu'une partie du temps et de l'espace, mais nous concevons ces objets comme infinis chacun dans son genre : la synthèse dira ce qu'il en faut penser. Nous ne sommes en rapport sur la terre qu'avec un petit nombre de nos semblables, mais nous aimons à croire que l'humanité terrestre n'est qu'une fraction de l'humanité universelle, qui contient en son sein une infinité d'êtres raisonnables : le syllogisme nous révélera de nouveau la vérité à ce sujet. Le monde est-il éternel, soumis à des lois constantes ou livré au hasard? La déduction nous l'apprendra.

Bien plus, la synthèse liera toutes ces connaissances entre elles comme parties d'un même tout et les réduira en *système*. Si le système général de la connaissance humaine est possible, c'est la synthèse qui le réalisera. Pour l'analyse, nos connaissances restent isolées et rapsodiques ; il ne semble pas qu'il y ait rien de commun entre les mathématiques et la morale, entre l'histoire naturelle et le droit, entre la physique et la métaphysique. Il faut bien cependant qu'il y ait un lien entre toutes les sciences particulières, puisqu'elles ont la même source dans notre intelligence et qu'elles tendent à la même fin, à la recherche de la vérité. La déduction trouvera ce lien en exposant avec ordre et en unité tout ce que nous savons de plus important sur Dieu, sur le monde et sur le moi. Un exemple remarquable d'une pareille synthèse se rencontre dans l'*Encyclopédie* de Hegel, où la logique, la philosophie de la nature et la philosophie de l'esprit se déroulent régulièrement en triades et attirent successivement toutes les sciences dans le cercle de leurs évolutions. Le projet sans doute était prématuré pour quelques parties, fautif et arriéré pour d'autres, mais la conception est grandiose et sera reprise dans la métaphysique future, à mesure que l'analyse elle-même fera de nouveaux progrès surtout dans le domaine des sciences physiques.

Mais la synthèse aussi a ses difficultés et ses limites. Dans

les sciences d'observation, la synthèse doit succéder à l'analyse et n'est fructueuse que si elle opère sur des éléments précis ; il faut étudier les faits avant de poser les principes. C'est pourquoi on a distingué deux époques dans l'histoire des sciences, une époque analytique, consacrée à recueillir les matériaux, et une époque synthétique, consacrée à les coordonner, à les grouper en système, à les rattacher à leurs lois (1). Mais l'esprit humain, pressé d'aboutir à une explication complète de l'ensemble des choses, n'a pas toujours respecté ces nécessités de la méthode. De là les extravagances des anciennes cosmogonies, les hypothèses des premiers philosophes de la Grèce à la recherche du principe des choses, les illusions mythologiques de Platon lui-même exposant dans le Timée l'organisation du monde. L'époque analytique des sciences ne s'ouvre qu'avec Aristote, pour reprendre ensuite à la renaissance. La synthèse commence seulement de nos jours dans la philosophie de la nature. Mais la même division ne s'applique pas aux sciences rationnelles, indépendantes de l'expérience : dans les mathématiques, la déduction se développe concurremment avec l'intuition, et dans les sciences morales et politiques, les principes se lisent immédiatement dans la conscience, sous forme d'un impératif catégorique, tandis que les faits, régis par la liberté, sont souvent contraires aux lois (2).

La synthèse, sans analyse préalable, appliquée au système général de la science, est doublement insuffisante : d'une part, elle ne fournit que des propositions universelles et nécessaires ; de l'autre, elle ne formule ces mêmes propositions que d'une manière vague et indéterminée.

Les conclusions de la synthèse, quoique moins étendues que les prémisses, conservent toujours un caractère de généralité et de nécessité : ce sont des *principes*, comme la thèse d'un théorème, et non des faits, comme le résultat de l'observation. La synthèse fait connaître ce qui doit être,

(1) E. Chevreul, *Lettres sur la méthode et sur la définition du mot* FAIT, VIII.
(2) Blanc St-Bonnet, *de l'Unité spirituelle ou de la Société et de son but au delà du temps*, Prolégomènes. Paris, 1841.

ce qui est partout et dans tous les temps, non ce qui est accidentel et local, ce qui peut être ou ne pas être, ici ou là, aujourd'hui ou demain, d'une manière ou d'une autre, c'est à dire ce qui dépend des circonstances, de la rencontre fortuite des causes ou de la liberté des agents dans le monde. Si donc la pensée n'avait à sa disposition que le procédé de la déduction, nous serions privés de la connaissance de tout ce qui est contingent et déterminé sous tous les rapports, en d'autres termes, de tout ce qui est purement individuel et libre; l'univers nous apparaîtrait comme le règne de l'inflexible fatalité où les mouvements des doigts ne sont pas moins prédéterminés que les révolutions des astres, tel qu'il apparut à Spinoza et à Hegel. « Tout ce qui est rationnel est réel; tout ce qui est réel est rationnel (1). » En effet, la déduction peut bien nous apprendre qu'il y a un principe d'individualité, mais elle ne montre pas les individus, elle n'indique aucun des traits originaux de leur carrière; elle peut démontrer l'existence de l'homme, comme être raisonnable, doué de tous les attributs de l'humanité, mais elle ne démontre pas l'existence de Moïse ou d'Homère, elle ne donne pas leur portrait, ni l'année de leur naissance, ni les incidents de leur vie. Tout ce que nous savons d'un personnage historique ou d'un contemporain, quelque illustre qu'il soit, nous le devons au témoignage d'autrui ou à notre propre observation. Si les faits et gestes d'un grand homme se laissaient déduire logiquement du principe absolu de la science, ils se dérouleraient sur la terre comme des pages du livre du destin, et nous pourrions annoncer les réformes sociales aussi sûrement que le retour des saisons. De même, la synthèse établit une institution de droit et de religion, le droit naturel et la religion naturelle, comme principes de l'État et de l'Église, mais elle ne sait rien des institutions historiques, de la législation de Lycurgue ou de Solon, des croyances de l'Orient ou de l'Occident.

(1) Hegel, *Phil. des Rechts*, Vorrede

Was vernünftig ist, das ist wirklich,
Und was wirklich ist, das ist vernünftig.

La raison de cette limite se tire de la synthèse même. Tout ce qui est déduit d'un principe ou démontré est apodictique, ἀποδεικτικος ou doit être comme il est. En conséquence, la démonstration ne peut porter que sur des vérités nécessaires et non sur des faits contingents ou libres. Or la synthèse bien conduite prouve elle-même qu'il existe un principe de contingence ou de hasard dans le monde et un principe de liberté dans les êtres raisonnables. Le hasard provient du concours de deux ou plusieurs causes indépendantes les unes des autres, qui se rencontrent en un même point de l'espace et du temps. La liberté est un caractère essentiel des substances spirituelles qui ont la pleine conscience d'elles-mêmes. La synthèse serait donc en contradiction avec elle-même, si d'une part elle reconnaissait le hasard et la liberté dans le monde, et si de l'autre elle avait la prétention de démontrer les actes ou les effets qui peuvent à chaque instant sortir de ces causes. Le hasard n'est plus le hasard, la liberté n'est plus la liberté, quand leurs manifestations dans le temps et dans l'espace sont prévues, signalées d'avance, quand on sait avec certitude où, quand et comment elles doivent se réaliser.

Ce qui est général est plus ou moins indéterminé. C'est pourquoi les propositions de la synthèse portent aussi le caractère de l'indétermination. Elles sont parfois si vagues, si énigmatiques, que nous n'en pouvons pénétrer le sens qu'à l'aide de l'intuition ou du travail analytique de la pensée. Sans cet appui, nous ne les saisirions que dans la mesure où un aveugle se rend compte de la lumière, au moyen de la physique mathématique. La clarté d'une notion résulte de l'intuition de l'objet. Dans le monde de la géométrie, la démonstration se soutient constamment grâce à la figure, qui parle aux sens ou qui se fixe dans l'imagination. Ce secours nous manque dans la métaphysique, et le schème alors doit être remplacé par une analyse préalable qui réduit les notions en leurs plus simples éléments. La synthèse nous dira, par exemple, que l'essence infinie et absolue est à l'Être infini et absolu, et que les choses sont déterminées dans le monde selon les attributs de Dieu. Mais que signifient ces

déductions? Ont-elles jamais été entrevues? Avons-nous des termes pour les désigner? En effet, les termes correspondants existent; ces propositions parlent de choses que tout le monde connaît, et celui qui les a étudiées d'une manière analytique n'hésitera pas à dire le nom qui leur convient. Chacun a conscience de soi. Qu'est-ce à dire? Chacun s'observe directement, chacun est en rapport intime avec ses propres actes, avec ses propres qualités, avec sa propre essence; l'intimité ou le sens intime est le rapport complet de l'être avec son essence : voilà la valeur de la première déduction. Chacun agit selon ce qu'il est, chacun effectue par son activité ce qui est possible pour lui, ce qui est dans sa nature. Qu'est-ce à dire? Chacun est cause de ses actes, et la causalité est le rapport de deux choses dont l'une est déterminée conformément à l'essence de l'autre: voilà le sens de la seconde déduction.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne pas montrer directement que Dieu est cause, que Dieu a la conscience et le sentiment de lui-même, que Dieu contient dans la plénitude de son essence l'esprit, la nature et l'humanité? Parce que la chose est impossible. Nous avons, grâce à la dialectique, une intuition précise de Dieu comme Être infini et absolu ou comme essence une et entière; mais l'intuition ne nous révèle pas immédiatement les qualités morales qui sont inhérentes à l'essence divine. Dieu a-t-il comme nous la pensée, le sentiment et la volonté? Nous n'en avons pas conscience sur-le-champ comme nous avons conscience de nos propres facultés; sinon tous les hommes seraient d'accord sur les intérêts supérieurs de la vie, et la Critique de Kant n'aurait aucun sens. Comment donc résoudre la question? Il faut définir les termes et chercher s'ils sont compatibles ou non avec l'idée de l'Être infini et absolu. C'est ce qu'on appelle raisonner. Le raisonnement seul peut nous instruire des attributs de Dieu et de ses rapports avec le monde. Mais l'intuition doit ensuite se joindre à la déduction, lorsque la valeur de la conclusion est fixée par la connaissance analytique que nous avons de nous-mêmes et du monde. Les philosophes et les théologiens ne procédaient pas autrement

dans la métaphysique, quand ils donnaient à Dieu toutes les qualités qui dénotent quelque perfection, c'est à dire qui s'accordent avec l'idée de la perfection souveraine. Seulement ils marchaient à l'aveugle et sans méthode, ne sachant pas se rendre compte de la perfection ni de ce qu'elle implique. Il s'agit aujourd'hui de régulariser ce procédé, de commencer par l'être et par l'essence, d'en déduire les conséquences sans laisser de lacunes dans le raisonnement et de compléter sans cesse le résultat acquis, au moyen des connaissances déjà obtenues par l'analyse. Si Dieu est l'Être et l'essence, il est évident qu'il est seul et unique, qu'il est infini et absolu; il est également évident que l'essence est à l'Être et pour l'Être. Pure déduction. C'est l'intuition qui nous apprend ensuite que ce rapport interne de l'essence à l'être équivaut à l'intimité. Nous faisons de même en géométrie. Nous avons l'intuition d'un polygone, mais non de toutes ses propriétés; nous raisonnons pour les découvrir, pour les démontrer d'une manière générale et nécessaire; puis, s'il nous plaît de décomposer le polygone, l'intuition viendra de nouveau confirmer la conclusion du raisonnement.

Le choix de la méthode est donc dicté par la nature des choses. La déduction a ses inconvénients, mais la métaphysique ne comporte pas d'autre procédé. Ces inconvénients du reste s'effacent dans la construction, quand on combine la déduction avec l'intuition.

III

La *construction* est la combinaison régulière de l'analyse et de la synthèse. Construire une notion, dit Kant, c'est exposer l'intuition à priori qui y correspond. La construction est le dernier effort de la méthode; elle résulte de la comparaison des deux procédés de l'intuition et de la déduction au sujet d'une notion, et les vérifie l'un par l'autre.

L'analyse et la synthèse se développent en sens inverse et diffèrent entre elles par leur point initial, par leur marche et par leur terme. L'une part du moi et aboutit à Dieu; l'autre part de Dieu et aboutit au moi. La première a un mouve-

ment ascendant et gravite vers le principe de la réalité; la seconde a un mouvement descendant et revient au sujet de la connaissance. Toutes deux parcourent la même série d'objets et les déterminent à deux points de vue distincts et indépendants l'un de l'autre, en les examinant d'abord en eux-mêmes, tels qu'ils se présentent à notre pensée, en les examinant ensuite dans leur cause ou dans leur principe, tels qu'ils doivent être.

Considérée isolément, chacune de ces méthodes est insuffisante pour la construction de la science. Chacune a ses limites, et de plus chacune ne saisit que d'un côté les objets qui rentrent dans sa sphère d'action. L'analyse est un système d'intuitions subjectives, peut-être un système d'illusions de l'imagination et de la raison. La synthèse est un système de déductions objectives, peut-être un système de raisonnements qui ne trouvent aucune application au monde que nous habitons. C'est ainsi que l'idéalisme dénie toute valeur à nos intuitions sensibles, le sensualisme à nos intuitions intellectuelles, et que les déductions du panthéisme ne correspondent nullement à la réalité soumise à notre observation. L'analyse et la synthèse employées séparément ne nous donnent qu'une connaissance incomplète des choses, et rien ne garantit que cette connaissance soit exacte. N'oublions pas les avertissements du scepticisme. Dans l'analyse pure, nous n'avons pas de principe, partant point de démonstration légitime; dans la synthèse pure, nous n'avons point d'intuition, et nous ignorons en conséquence quels sont les êtres ou les propriétés que la déduction annonce.

Comment faire pour trouver la vérité? Compléter l'analyse par la synthèse, combiner les avantages de l'une avec ceux de l'autre. L'analyse est un préservatif contre les aventures de la spéculation; la synthèse remédie aux lacunes de l'observation et aux hésitations de la dialectique. L'analyse sans synthèse, comme les Écossais la pratiquent, est une rapsodie; mais il suffit d'un principe pour lier, coordonner, réduire à l'unité ces éléments épars. La synthèse sans analyse, comme Spinoza et Hegel la développent, est un château de

cartes que le souffle de la réalité renverse, mais il suffit d'assurer la base de la construction, par la discussion des éléments rationnels dont elle se compose, pour que ses divisions coïncident avec la division réelle des êtres. Il ne manque qu'une chose à la synthèse, quand les théorèmes se suivent et s'enchaînent régulièrement, c'est l'aspect du monde; le spectacle de la réalité servira de contrôle au raisonnement et permettra de voir si les objets sont comme ils devraient être, conformément au principe d'où l'on est parti : voilà ce que donne l'analyse. Il ne manque non plus qu'une chose à l'analyse, quand elle est conduite avec circonspection, c'est la connaissance du principe de la science; la notion du principe et des conséquences qui en découlent servira de mesure à l'intuition et décidera si notre pensée a une valeur objective, si nos représentations et nos idées sont de trompeuses apparences ou des images exactes de la réalité, si les choses enfin doivent être en vertu de leur principe telles qu'elles semblent être : voilà ce que donne la synthèse.

L'analyse et la synthèse sont donc indispensables l'une à l'autre et se servent mutuellement de complément. Leur accord seul peut résoudre le problème de la vérité transcendante et constituer le système complet de la science. Toutes les erreurs dans la philosophie s'expliquent aisément par l'absence de cet accord : les panthéistes pèchent par défaut d'observation; les sensualistes et les idéalistes, par défaut de principes. On peut dire à Hegel : votre synthèse est admirable, mais les faits la condamnent; l'esprit, la nature et l'humanité ne sont pas ce qu'ils devraient être d'après le mouvement de l'Idée absolue; votre principe n'est pas justifié. On peut dire à Comte : votre analyse est savante, mais vous oubliez les principes et les principes se tournent contre vous; ce n'est pas l'homme qui est Dieu, c'est Dieu, et la science de Dieu nous apprend quelle est la place de l'humanité dans le monde et quelle est la valeur de la vie rationnelle. Pour arriver à la connaissance complète, il faut le concours de l'analyse et de la synthèse; mais aussi ce concours lève toutes les difficultés. Que disait Kant? Que nous savons bien comment les choses nous apparaissent, mais

non comment elles sont, et que la métaphysique est le rêve de la raison qui prend des phénomènes pour des noumènes. L'analyse n'a rien à répondre; mais que devient l'objection, si la synthèse démontre que les choses sont bien comme elles nous apparaissent, et qu'il n'y a pas la moindre contradiction entre les phénomènes et les noumènes? Et que disaient les sceptiques de l'antiquité? Que la science est logiquement impossible, parce qu'elle exige un principe et que le principe est nécessairement incertain, soit qu'on le pose comme une hypothèse, sans démonstration, soit qu'on cherche à le démontrer, en faisant un cercle. L'argument est sérieux et personne ne l'a réfuté avant Krause; mais qu'en reste-t-il si l'analyse établit que le procédé démonstratif et le procédé hypothétique ne sont pas les seuls possibles à l'égard de Dieu, qu'il en existe un troisième qui s'élève régulièrement du point de départ au principe et ne laisse place a aucun motif de doute?

L'union de l'analyse et de la synthèse est la *construction*. Nous avons vu des exemples de cette méthode dans la géométrie. La nature existe sous la forme de l'expansion; cette forme a trois directions; nous pouvons faire abstraction d'une ou de deux d'entre elles. Voilà une série de déductions; à quoi correspondent-elles parmi les objets de nos connaissances intuitives? A l'espace, au solide, au plan, à la ligne. La surface est terminée ou non; elle est terminée par des lignes droites ou courbes, en nombre quelconque; ces possibilités se manifestent de nouveau dans nos intuitions. Le plus simple polygone a trois côtés; quel est son nom? Quelles sont les combinaisons possibles entre trois droites qui se coupent? Toujours l'intuition accompagne le raisonnement. La philosophie doit suivre la même marche. Quand la synthèse enseigne qu'il doit exister des êtres qui sont infiniment finis ou qui sont déterminés à tous égards et sous tous les rapports, il faut qu'on puisse dire : en effet, ces êtres existent, nous les avons observés, on les appelle des individus. Et si la métaphysique affirme qu'il existe une forme qui est constituée par une série de modifications dont chacune exclut les autres, il faut qu'on voie, en se reportant

à l'analyse du moi et de ses actes, du changement et de sa forme, que cette propriété est le temps.

La construction suit chaque théorème, autant que la chose est nécessaire pour l'intelligence de la thèse. Elle a trois *règles* ou se compose de trois opérations distinctes : la comparaison, l'application et la vérification. L'analyse a fait son œuvre et nous a donné une série de notions sur tous les objets fondamentaux de la pensée. La synthèse maintenant déduit les conséquences du principe et amène à son tour une série de notions. Après chaque déduction, on doit comparer le résultat de la synthèse aux résultats de l'analyse, afin de chercher s'il existe quelque notion analytique qui corresponde à la notion déduite; puis on doit appliquer l'intuition trouvée à la déduction qu'on vient d'obtenir; enfin on doit vérifier si la coïncidence est exacte et complète à tous égards. Ces trois actes peuvent être simultanés, quand la matière n'offre pas de difficultés. Supposons que la synthèse nous offre une proposition ainsi conçue : il existe en Dieu un être d'harmonie dans lequel la nature et l'esprit s'unissent entièrement et qui est dès lors pleinement semblable à Dieu. Nous nous demanderons aussitôt quels sont les êtres que nous connaissons. L'analyse nous révèle dans le monde des esprits, des corps, des êtres formés par l'union d'un esprit et d'un corps, et parmi ceux-ci des animaux et des hommes; les savants ne sont pas d'accord sur les rapports entre l'homme et le règne animal, mais c'est à coup sûr dans la nature humaine que les forces physiques et spirituelles s'élèvent à leur plus haute puissance et se manifestent dans leur plus parfait équilibre. C'est donc de l'humanité qu'il s'agit dans la proposition; l'intuition est conforme à la déduction; l'équivalence des deux notions se vérifie à tous les points de vue. Dès lors on peut être sûr que l'homme n'est pas essentiellement un bimane ou un bipède, un corps qui se meut et se nourrit, ou un esprit emprisonné dans des organes, mais que la vraie définition de l'homme est : l'être d'harmonie de la création, l'être créé à l'image de Celui qui est l'harmonie infinie et absolue, le microcosme, définition qui à elle seule renverse une multitude

d'erreurs, et qui, combinée avec d'autres déductions, laisse entrevoir déjà de nouveaux développements de l'humanité dans la vaste étendue des cieux.

Telles sont les règles de la construction. Il s'agit d'appliquer une chose à une autre, une intuition à une déduction, et de juger après examen que les deux ne font qu'un, que c'est la même pensée sous deux formes différentes. Les avantages de cette méthode sont évidents. Elle permet de réaliser le système de la science en deux parties homologues et symétriques, l'une analytique, l'autre synthétique, et de répondre ainsi aux objections qu'on a dirigées contre la systématisation, comme entreprise hostile à la libre recherche. La synthèse pure peut entraver la cécurité de l'esprit, mais si la construction s'y joint, les droits de l'analyse sont respectés. La synthèse seule peut conduire à l'erreur, si son principe est mal assuré ou si le raisonnement dévie des lois formelles de la raison; mais par la construction l'analyse sert de contre-épreuve à la synthèse, et cette contre-épreuve est elle-même garantie par l'indépendance des deux procédés. L'analyse n'a d'autre guide que l'évidence, et marche à son but sans avoir égard à la synthèse future; la synthèse n'a d'autre guide que la démonstration et tire les conséquences contenues dans ses prémisses, sans se préoccuper de la réalité. L'une regarde sans raisonner, l'autre raisonne sans regarder. Si dans ces conditions l'intuition et la déduction se rencontrent dans la même affirmation, cette affirmation est plus qu'une vérité, c'est une certitude, car la même chose est doublement constatée, en fait et en principe, comme elle est et comme elle doit être; elle a toute l'autorité d'une démonstration mathématique, contre laquelle aucun doute ne peut prévaloir : la science est faite sur ce point et reste faite pour l'éternité; elle peut recevoir des accroissements, mais non des modifications.

Mais la construction aussi a ses difficultés et ses limites. Ses limites sont celles de la synthèse. On déduit des vérités nécessaires, non des faits contingents ni des actes libres. Il ne s'agit donc pas de construire les phénomènes de la conscience ni les événements de l'histoire; il s'agit de construire

le système général du monde, les lois de la vie spirituelle ou physique, la philosophie de l'histoire. La société humaine, avec ses vicissitudes et ses accidents infiniment variés, est un libre produit de l'homme, obéissant à ses instincts, à ses dispositions, à ses caprices, observant ou violant à son gré les lois morales de son activité, dans la mesure de ses forces. Le désordre ne peut pas se construire, car la construction, c'est le système, et le système, c'est l'ordre dans la science. Le désordre est le fruit de la liberté ou plutôt de la licence, qui ne peut être amendé que par la liberté même, parvenue à un plus haut degré de culture. L'abus est toujours possible pour un être libre et limité, et lui seul doit décider si cette possibilité se transformera en réalité à tel ou tel moment. La liberté se laisse construire, comme forme de la volonté, mais du moment qu'elle existe, il faut lui abandonner son rôle : réduire en système les actes d'une cause libre serait la changer en cause fatale, ou remplacer la liberté par le déterminisme. Tout ce qui porte le caractère de l'individualité temporelle, tout ce qui dépend du conflit accidentel des êtres finis dans le temps ou dans l'espace, échappe nécessairement aux règles de la construction scientifique. Mais les divers genres de la réalité, les lois de la vie, les propriétés éternelles des choses, tout ce qui est immuable et nécessaire dans l'univers, en un mot, ce qui se déduit du principe absolu rentre aussi dans le cercle de la construction. Construire le monde par la méthode, ce n'est pas le créer une seconde fois, après Dieu; c'est le reproduire fidèlement dans la science tel que Dieu l'a fait.

Les difficultés de la construction tiennent à celles de l'analyse et de la synthèse. Si la partie analytique et la partie synthétique de la science sont bien traitées, l'application est facile. Mais si l'une ou l'autre offre des lacunes, renferme des inexactitudes ou manque de profondeur, il devient presque impossible de combiner l'intuition avec la déduction, et la construction ne se fait plus qu'au hasard ou par inspiration. C'est ainsi que chez un grand nombre d'auteurs anciens et même modernes les notions de fini et d'infini se confondent tantôt avec celles de parfait et d'imparfait, tantôt avec